

après « Le Joueur d'Échecs » de Stefan Zweig

André Salzet

joue

200^{ème}



FRANZ KAFKA

**LA COLONIE
PENITENTIAIRE**

Mise en scène
Laurent CARUANA

Traduction
Alexandre VIALATTE (c) Editions Gallimard

Interprétation
André SALZET

Adaptation et scénographie
Yves KERBOUL

Musique
Didier DUCLOS

Lumières
Ydir ACEF

Photos
Michel PARET

Tournée reprise

- Argenteuil 24/05/13
- Festival d'Avignon du 6 au 31/07/13
- Le Mans du 28/11 au 1/12/13
- Chartres du 5 au 7/12/13
- Rieupeyroux 18/04/14
- Sciez sur Léman 30/08/14
- Chateauroux les Alpes 4/10/14
- Bolbec 29/05/15
- Bordeaux 25 et 26/03/16
- Ocquerre – Pays d'Ourcq (77) 19/11/16

Tournée à la création ▪ Théâtre du Tourtour, Paris 4^{ème}, création du 5/01 au 6/03/19 99 ▪ Médiathèque de Saint-Jacques de la Lande (2^{nde} création 2/6/06) ▪ Pordic (21/10/06) ▪ Théâtre du Lucernaire (15/11/06 au 4/3/07) ▪ Digne les Bains (25/1/07) ▪ Vannes (31/1 et 1/2/07) ▪ Muret (8/2/07) ▪ Ris-Orangis (10/3/07) ▪ Saint-Dié des Vosges (13/3/07) ▪ Théâtre du Lucernaire (11/04/07 au 5/05/07) ▪ Thonon-les-Bains (8 et 9/8/07) ▪ Rueil-Malmaison (23/10/07) ▪ La Celle Saint-Cloud (23/11/07) ▪ Yerres (29/11/07) ▪ Villepreux (18 et 19 janvier 08) ▪ Meaux (22 et 23 janvier 08) ▪ Talange (24 et 25 janvier 08) ▪ Sèvres (1/2/08) ▪ Courbevoie (28/3/08) ▪ Bougival (4/10/08) ▪ Thorigny (7/11/08)

tournée

Théâtre Carpe Diem 01 34 10 21 21
theatre.carpediem@free.fr

production compagnie Carpe Diem - 82 Bd Général Leclerc - 95100 Argenteuil
licence Drac N° 2-1035973 - avec le soutien de la Ville d'Argenteuil, du Conseil Général du Val d'Oise

01 34 10 21 21 site : <http://theatre.carpediem.free.fr/>

LA COLONIE PÉNITENTIAIRE Résumé de la pièce

LA COLONIE PÉNITENTIAIRE fut rédigée et achevée en 1914. Variantes en 1917 (6-9 août)

Au cours d'un voyage d'études, un visiteur, reçu dans une colonie pénitentiaire, est convié à une exécution.

Avec une frénésie et un zèle cocasses, l'officier chargé de l'exécution veille aux derniers préparatifs.

Sous l'oeil abruti du condamné, il expose au visiteur d'abord indifférent puis incrédule, le fonctionnement de la machine destinée à appliquer la sentence. Cruellement sophistiquée, terriblement précise, l'étrange machine, qui connut son heure de gloire sous le règne de l'ancien commandant de la colonie pénitentiaire, suscite l'admiration de l'officier.



Nostalgique de cette heureuse époque, il veut convaincre le visiteur d'intervenir auprès du nouveau commandant pour que la machine redevienne enfin, aux yeux de tous, le symbole et l'instrument de « la justice enfin atteinte et déjà partie ».

C'est un Kafka plein de drôlerie et d'entrain, à la fois neutre et divertissant, où l'humour et la cruauté ont la part belle. La machine de LA COLONIE PÉNITENTIAIRE pourrait symboliser une impossible rédemption. Elle pourrait tout aussi bien symboliser l'œuvre créatrice. Mais elle peut de même n'être qu'une machine, monstrueuse dans sa perfection et plus encore dans ses défaillances.

extraits

Le Visiteur : « Connait-il la sentence ? »

L:Officier : « Non »

Le Visiteur : « Il ne connaît pas sa propre condamnation ? »

L:Officier : « Non. Il serait inutile de la lui faire connaître puisqu'il va l'apprendre dans sa propre chair. »

Le Visiteur : « Il sait tout de même qu'il est l'objet d'une condamnation ? »

L:Officier : « Pas davantage ! »

Le Visiteur : « Non ! Cet homme ne sait donc pas comment sa défense a été reçue ? »

L:Officier : « Il n'a pas eu l'occasion de se défendre. »

Le Visiteur : « Il a bien fallu pourtant qu'il ait la possibilité de se défendre ! »

Le Narrateur : L:officier comprit qu'il risquait fort de se voir interrompu pour longtemps dans son explication de la machine.

.....



Pendant les six premières heures, le condamné vit presque comme auparavant, mis à part qu'il souffre. Au bout de deux heures, on retire le tampon de feutre qu'il avait dans la bouche, car l'homme n'a plus la force de crier.

Ici à la tête du lit, dans cette écuelle chauffée électriquement, on met du riz bouilli dont l'homme, quand il en a envie, peut prendre ce qu'il parvient à en attraper avec la langue. Aucun ne laisse passer cette occasion. Aucun ! Et j'ai de l'expérience. Ce n'est que vers la sixième heure qu'il n'a plus goût à manger. A ce moment-là, je m'agenouille en général et j'observe ce qui se passe. L'homme avale rarement la dernière bouchée ; il la retourne seulement dans sa bouche et la crache dans la fosse. Il faut alors que je me baisse sinon je la prendrais dans la figure.

Mais, comme l'homme devient calme à la sixième heure ! L'intelligence vient au plus borné. Cela commence autour des yeux, puis s'étend et rayonne. Un tel spectacle vous donnerait envie de vous coucher, vous aussi, sous la herse.

LA COLONIE PÉNITENTIAIRE Note d'intention



En choisissant de porter à la scène LA COLONIE PÉNITENTIAIRE, André SALZET poursuit sa démarche de faire vivre sur scène des textes littéraires. Les « parler » leur donner corps, c'est, pour lui, une manière d'emmener le spectateur dans l'univers d'un auteur et lui donner le désir d'aller plus avant dans sa rencontre avec les textes de la littérature. Il a demandé à Yves KERBOUL d'en faire l'adaptation.

LA COLONIE PÉNITENTIAIRE est le reflet d'une ardeur créatrice extraordinairement débridée. La nouvelle de Kafka offre les qualités d'un texte superbement écrit. En même temps, elle propose des personnages, des situations extrêmes permettant un jeu intense. En adaptant LA COLONIE PÉNITENTIAIRE, Yves KERBOUL a souhaité non seulement faire vivre un texte mais aussi évoquer la personnalité de Kafka et son rapport à la création littéraire.

Comment raconter une histoire ? Que raconter ? Pour Kafka, apparemment, ces questions ne se posent pas. En revanche, il semble buter sans cesse sur le même problème : comment finir l'histoire entamée ?

André SALZET, comédien

André Salzet suit, de 1984 à 1987, les cours de l'Ecole Charles Dullin et participe à des ateliers avec Pierre Debauche, Catherine Anne, Célie Pauthe et Nicolas Briançon. En 1987, il joue au Théâtre de l'Epée de Bois dans *Volpone* de Ben Jonson et *Tamerlan* de Christopher Marlowe, mise en scène d'Antonio Diaz Florian. En 1989, il joue dans le film du Théâtre du Soleil *La Nuit Miraculeuse*, réalisation Ariane Mnouchkine.

Il adapte et interprète ensuite des textes littéraires de Boris Vian, Guy de Maupassant, Stefan Zweig, Franz Kafka, Michel Quint, Ramón Sender et Gustave Flaubert. Dans ses créations, il s'efforce de questionner l'Histoire et la Mémoire collective au travers de mises en forme et de styles, chaque fois, différents.

Il est actuellement en tournée avec *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, *Le Joueur d'Echecs* de Stefan Zweig et *La colonie pénitentiaire* de Franz Kafka. Il anime des actions culturelles en accompagnement des spectacles.

Avec LA COLONIE PÉNITENTIAIRE, André Salzet prolonge et amplifie son travail sur le récit et la narration. Cette fois, il s'agit non plus de montrer l'humain en lutte avec son esprit, comme dans *Le Joueur d'Echecs*, mais de le montrer aux prises avec une machine dont il souhaite être un des rouages.

Yves KERBOUL, adaptation et scénographie

Yves Kerboul (1928-2006), acteur et metteur en scène, a travaillé notamment au Centre Dramatique de l'Est (TNS), au Théâtre de la Cité de Villeurbanne (TNP), à la Comédie de Caen..., ainsi qu'au Théâtre de Gennevilliers sous la direction de Roger Planchon, Claude Yersin, Bernard Sobel, Jean-Pierre Miquel, Antoine Vitez, Jean Deschamps, Antoine Bourseiller, Jean-Marie Serreau... Il a conçu la scénographie et la première mise en scène de « La Colonie Pénitentiaire » en 1999 avec André Salzet comme interprète.

Laurent CARUANA, mise en scène

Laurent CARUANA a été auteur interprète sous la direction d'Yves Kerboul au Théâtre de la Mie de Pain (qui a compté dans ses rangs Robin Renucci, Pierre Blaise, Gilbert Epron...) où il a joué Molière, Courteline, Feydeau... Il a ensuite mis en scène Dario Fo, Aristophane, Shakespeare, Goldoni, Karl Valentin, Daniel Keene, Maupassant...

Sa mise en scène de LA COLONIE PÉNITENTIAIRE explore un texte à la fois ironique et cruel, un texte étrange à bien des égards : cette mystérieuse et diabolique machine s'offre comme une énigme, de même que la neutralité volontaire du narrateur et les multiples fins imaginées par l'auteur.

Elle s'attache aussi à révéler au spectateur un Kafka plein de fantaisie, un créateur qui se délecte de ses rêveries sadiques, un humoriste enfin. Un Kafka bien éloigné des schémas convenus.

Franz KAFKA

Ecrivain tchèque de langue allemande.

Né et mort à Prague : 3 juillet 1883 - 3 juin 1924



On songe à Proust, à Pascal, et à Joyce; on pense aussi très souvent à Charlot. Entre tous ces esprits, un lien commun : l'humain. C'est l'homme qui bout dans la marmite de Kafka. Il y mijote minutieusement dans le bouillon ténébreux de l'angoisse, mais l'humour fait sauter le couvercle en sifflant et trace dans l'air, en lettres bleues, des formules cabalistiques.

Alexandre Vialatte

Cette citation d'Alexandre Vialatte pourrait à elle seule servir à broser le portrait de Franz Kafka : elle le révèle sous toutes ses facettes, et, en même temps, elle corrige les visions parfois réductrices que l'on se fait de lui.

Construit avec une méticulosité et une cohérence implacables, l'univers de Franz Kafka suscite un sentiment oppressant, écrasant, sentiment que la langue, sobre, précise et minutieuse vient renforcer.

Mais il est aussi vrai que le regard de Franz Kafka sur le monde n'était pas dépourvu d'humour. Un humour noir, grinçant et toujours en décalage, qui confère une note particulière à ses récits.

Franz Kafka ne recula jamais devant la vie: il renonça au mariage, mais jamais à l'amour des femmes. Il s'efforça toujours de lutter contre ce qui pouvait l'asservir, mais, résolu à gagner sa vie, il conserva toujours son emploi, dans une compagnie d'assurances, travail dont il s'acquittait fort bien. Sujet à l'insomnie et aux maux de tête, il faisait cependant du sport, voyageait, sortait ;

Ainsi toute la vie de Franz Kafka fut un paradoxe, comparable à ce qu'il écrivit le 8 décembre 1919 dans son Journal : *« Joie et peine, culpabilité et innocence, comme deux mains croisées dans une étreinte que rien ne peut rompre ; pour les séparer, il faudrait couper à même la chair, le sang, les os »*.

Le bonheur amoureux, c'est avec Dora Dymant qu'il l'a connu, durant les derniers mois de sa vie ; mais atteint de la tuberculose depuis 1917, il était déjà condamné et mourut le 3 juin 1924.

EXTRAITS DE PRESSE

LA COLONIE PENITENTIAIRE de FRANZ KAFKA

Théâtre du blog

André Salzet détaille cette fable avec beaucoup d'intelligence et un humour glacé. Rodé depuis longtemps, le spectacle est un des meilleurs solos du off d'Avignon. *(Philippe du Vignal)*



Habité par le mouvement du scripteur, et son quasi-étonnement face à une mécanique en train de s'inventer, André Salzet donne corps à Kafka. *(Mathilde de la Bardonnie)*



Spectacle stimulant. Nous croyons, comme Camus, que Kafka se révèle « prophète de l'absurde ». *(André Lafargue)*



Une très belle pièce que je vous recommande d'aller voir. *(David Glaser)*

**L'avant-scène
théâtre**

La mise en scène de Laurent Caruana laisse aux spectateurs tout leur pouvoir d'imagination, et elle n'en est pas moins intelligente et élégante. *(Gilles Costaz)*



André Salzet nous fait vivre, par la seule force des mots, cette plongée dans les tréfonds de la dinguerie humaine. *(Gérard Biard)*



On est pris par le récit, on va même jusqu'à rire devant une telle montagne d'absurdité. *(Pierre François)*



C'est un très très bon spectacle et vraiment, je ne peux que vous conseiller d'aller le voir. *(Odette Cournot)*



André Salzet a voulu évoquer la personnalité et la création littéraire de Kafka, et il le fait avec un second degré surprenant. *(José Marinho)*



Une jonglerie incessante entre l'humain et l'inhumain, le bon sens et l'absurdité, qui accentue l'horreur et la malaise que fait naître le texte. *(Dimitri Denorme)*



Une remarquable précision, ironique, cinglante et subtile. Un bel hommage à l'un des écrivains visionnaires de ce temps. *(Agnès Santi)*

la colonie pénitentiaire

Festival d'Avignon: *La Colonie pénitentiaire*, d'après la nouvelle de Franz Kafka, mise en scène de Laurent Caruana.



Le texte bien connu de Kafka, écrit en 1916, se prête plus que d'autres de son auteur, à une adaptation théâtrale. On a ainsi vu *L'Île du Salut* de Mathias Langhoff (96), l'opéra de chambre *In the Penal Colony* de Phil Glass. Ou cinématographique comme le film de Raoul Ruiz (1970).

Le thème? Un explorateur de grande renommée, mais qui n'est pas nommé, se rend dans une île où a été installée la colonie pénitentiaire d'un grand pays (pas non plus nommé). On l'invite à assister à l'exécution d'un condamné au moyen d'une machine inventée par le commandant de l'île, depuis décédé.

La dite machine, grâce à un fonctionnement des plus complexes, inscrit le motif de la punition dans la chair du pauvre condamné qui finit par en mourir dans d'atroces souffrances. L'officier explique à l'explorateur et de façon très détaillée, le mécanisme de l'engin et lui demande de ne pas intervenir auprès du commandant mais l'explorateur fera quand même part de sa répugnance. L'officier n'arrive pas à le convaincre et libère le condamné, et prend sa place. Mais l'appareil se met à fonctionner trop vite et le décès intervient très rapidement... L'appareil déréglé se détruit alors de lui-même.

Ici, sur le plateau, une lumière blafarde et jaune éclaire, comme sournoisement, un bureau et une sorte de chaise longue. C'est tout. André Salzet endosse les deux rôles avec précision et une excellente diction, très bien dirigé par Laurent Caruana; il détaille toute la cruauté de cette fable avec beaucoup d'intelligence et avec un humour glacé; on retrouve dans cette nouvelle, le climat du *Jardin des délices*, le fameux roman d'Octave Mirbeau dont Kafka s'était inspiré.

André Salzet, qui s'est fait un peu une spécialité de l'adaptation au théâtre de textes littéraires (voir *Le Théâtre du Blog*), possède un solide métier, et malgré le caractère impitoyable du récit, les spectateurs adhèrent tout de suite au propos-même si le spectacle est un peu trop long-et écoutent, dans un rare silence, le récit de cette prophétie philosophique des temps nazis. Kafka, quelque trente ans avant, avait tout pressenti de la barbarie à venir ...

Victimes, bourreaux? On ne sait plus trop! Les deux hommes-intelligents sont pris dans l'engrenage d'un système totalitaire où règne la cruauté et le sado-masochisme. L'un, est tout à fait incapable d'empêcher quoi que ce soit, et l'autre n'est pas pas plus lucide; ils semblent pris dans une sorte de piège totalitaire où s'efface la notion d'humanité. Un siècle plus tard, (voir toutes les guerres actuelles et... à venir), cela fait froid dans le dos!

Rodé depuis longtemps, le spectacle est donc au point dans les moindres détails; c'est, à coup sûr, un des meilleurs solos du off.

Philippe du Vignal- <http://theatredublog.unblog.fr/2013/07/21/la-colonie-penitentiaire/>

LA COLONIE PENITENTIAIRE de Franz KAFKA
mise en scène Laurent Caruana – interprétation André Salzet
Théâtre au coin de la Lune – 11h20 – 04 90 39 87 29



André Salzet interprète la nouvelle de Kafka avec une remarquable précision, ironique, cinglante et subtile.

« *La littérature : un coup de hache dans la mer gelée qui est en nous.* » Ainsi parle Kafka dans une lettre à son ami Oskar Pollak en 1904. L'oeuvre de Kafka met en branle un univers absurde, implacable et grotesque, et son imaginaire dit avec

acuité les maux et les coups tordus d'un pouvoir ne doutant jamais de ses décisions, fussent-elles d'une extrême cruauté.

Achevée en 1914, publiée cinq ans plus tard, *La colonie pénitentiaire*, adaptée par André Salzet, a pour centre d'intérêt une machine à exécuter les condamnés. Une machine monstrueuse constituée en trois parties : en bas, le lit, en haut, la dessinatrice, et entre les deux, la herse, qui tatoue sur la peau nue du condamné l'article de loi qu'il a enfreint, avant de l'embrocher à la douzième heure. Le condamné quant à lui ne connaît pas la sentence ni les raisons de sa condamnation, et il n'a pas eu l'occasion de se défendre. André Salzet, seul en scène, donne vie aux personnages avec une remarquable précision, ironique, cinglante et subtile, laissant le texte respirer et résonner dans l'esprit du spectateur.

Zèle béat de l'officier

Au début de la pièce, on découvre le comédien, écrivain à son bureau s'échinant à trouver le mot juste, en pleine ardeur créatrice, ardeur laborieuse et exclusive. Puis il interprète l'officier qui admire sans réserve la perfection pourtant défaillante de cette belle justice matérialisée, et un visiteur, effaré tant par la machine que par le zèle béat de l'officier. Cet officier aimerait que le visiteur intervienne auprès du nouveau commandant de la colonie, moins enthousiaste que le précédent, pour qu'il confirme le bien fondé de ces exécutions, mais cela ne va pas de soi... L'atmosphère cauchemardesque est par instants pimentée par la subversion de l'humour. Le jeu du comédien entre l'officier, le visiteur et le narrateur captive le spectateur et donne sa juste mesure à une oeuvre visionnaire qui dit la tension entre l'effrayante mécanique totalitaire, au pouvoir absolu, et l'irruption de l'humain au cœur de cet univers.

Agnès Santi - 10/07/13

Seul en scène, André Salzet lit l'intégralité de *la Colonie pénitentiaire* et donne corps à Kafka.

Théâtre. Au Lucernaire à Paris, «la Colonie pénitentiaire» imagine un pays doté d'une machine à tatouer la loi.

Franz Kafka, écrits et châtiments

La Colonie pénitentiaire
de Franz Kafka, par André Salzet,
ms Yves Kerboul, théâtre du
Lucernaire, 53 rue Notre-Dame-des-
Champs, Paris VI, mar-sam 18h30,
dim 17 heures, jusqu'au 7 janvier.
Rens.: 0145445734.

En juillet 1916, Franz Kafka séjourne à Marienbad, où il se sent «un peu, rien qu'un peu, mélancolique». Il envoie carte postale sur carte postale à l'aimée Milena. Le temps n'est pas au beau, il a reçu un mot de son ami Félix qui commence ainsi: «Il fait froid, il y a du brouillard, il pleut, j'ai froid, papa a froid, ma femme a froid. La vie est chère, le pain est mauvais, l'air

Kafka note que c'est ce qu'il a écrit de meilleur. Il se sait convaincant lorsqu'il décrit quelqu'un qui meurt dans un sentiment d'injustice.

est rude. Je n'ai pas de furoncles. Ma femme a mal à la gorge.»

Herse létale. La vie, donc, n'est facile pour personne. Kafka, lui, se bat contre les maux de tête et les insomnies, s'acharne à se remémorer ses rêves. Curieusement, il raconte avoir eu soudain besoin de regarder un travail à l'aiguille, «mais non point celui que la petite fille confectionne à la table voisine»; et il ajoute: «Avec cela je continue à être absolument contre tout travail à l'aiguille.» Des aiguilles ou plutôt des stylets, certains longs, d'autres plus courts, tous acérés, des espèces de pointes distillant de l'encre en une herse létale: voilà ce que Kafka a imaginé pour la machine à torturer, digne du *Jardin des supplices*

d'Octave Mirbeau, qui est au centre de *la Colonie pénitentiaire*, et qu'il nomme «la dessinatrice».

Châtiment mécanisé. Un appareil à broyer les carcasses en tatouant les peaux – les dos – du chiffre de la Loi. Kafka compose cet énigmatique récit la même année 1914 où il explique à Felice Bauer que la vie conjugale lui paraît incompatible avec les exigences du travail littéraire. Il quitte l'évocation de la triste vie quotidienne pour une allégorie exotique: l'île imaginaire où son «voyageur» anonyme devient le témoin passif et actif d'un châtimement

mécanisé en voie de disparition; ce morceau de terre, où un nouveau régime succède à celui d'un vieux com-

mandant, est situé dans un pays chaud, sablonneux.

L'officier-bourreau, assisté d'un zélé soldat, relâche le condamné, se sacrifie à sa place. La machine s'emballle d'elle-même: une boucherie qui laisse froid le voyageur. Un suicide dans l'ordre. Après avoir terminé ce texte dont la fin le laisse perplexe, tant son observateur éprouve de mépris pour le rescapé comme pour l'esclave, Kafka note dans son *Journal* que c'est ce qu'il a écrit de meilleur. Il se sait convaincant lorsqu'il décrit quelqu'un qui meurt dans un sentiment d'injustice. C'est secrètement un jeu, «car je me réjouis de mourir dans la personne du mourant».

Entre un bureau à noircir des

pages et un fauteuil où glisser vers les songes – voire émerger des cauchemars –, le comédien André Salzet livre l'intégralité de *la Colonie pénitentiaire*: habité par le mouvement du scripteur, et son quasi-étonnement face à une mécanique en train de s'inventer. ◀

MATHILDE LA BARDONNIE



le Parisien

VENDREDI 24 NOVEMBRE 2006

Spectacle court mais stimulant

■ **« La Colonie pénitentiaire »** est une nouvelle de Franz Kafka qui donna naissance, il y a une dizaine d'années, à une adaptation théâtrale assez insoutenable de Matthias Langhoff. André Salzet, aujourd'hui, se contente sagement de lire — fort bien — cette nouvelle, ce qui est déjà assez éprouvant, mais respecte l'esprit de l'auteur. Quelle leçon tirer de ce spectacle ? Que Kafka, obsédé de littérature, poussait si loin le réalisme dans l'horreur que certains y virent de l'humour. Nous croirions plutôt, avec Camus, qu'il se révèle « prophète de l'absurde ». Car cette nouvelle, écrite en 1914, annonce un monde où le condamné ne connaîtra pas sa faute, mais suppliera, sous la torture, qu'on le reconnaisse coupable...

*A 18 h 30, au Lucernaire
(01.45.44.57.34). Durée : 1 h 15.*

ANDRÉ LAFARGUE

L'avant-scène théâtre

n°1216 janvier 2007

La quinzaine de Gilles Costaz

LA SAISON est fort ouverte aux mots arrachés aux pages.

C'est Kafka qu'a choisi de monter Laurent Caruana avec **La Colonie pénitentiaire** adaptée par Yves Kerboul. La nouvelle est assez connue : dans on ne sait quel pays lointain, un voyageur est invité à assister à une exécution. Un officier se charge de préparer cette cérémonie barbare. Mais le voyageur va faire évoluer les choses d'une façon imprévue.

Dans cette adaptation mise en scène avec un beau sens du secret, il n'y a qu'un personnage en scène, le voyageur qui rapporte ce qui se passe. L'interprétation d'André Salzet n'appuie rien, elle laisse aux spectateurs tout leur pouvoir d'imagination, et elle n'en est pas moins intelligente et élégante.

CHARLIE HEBDO

« La Colonie pénitentiaire »

Seul devant son bureau, Kafka écrit. Pas bégueule, l'écrivain nous convie à être les spectateurs de sa création, au fur et à mesure qu'elle naît sous sa plume.

Il est question d'un voyageur, d'une prison, d'un condamné et d'une machine infernale. L'héroïne, c'est elle. Imaginez un engin de torture raffiné, dont la fonction principale consiste à inscrire dans la peau du supplicié sa condamnation. Toute la beauté de la peine est là : le condamné ignore la sentence qui a été prononcée contre lui. Il la découvrira à mesure qu'elle sera gravée dans sa chair... Témoin de l'exécution, le voyageur devra, malgré lui, se prononcer sur cette justice exotique.

Dans la peau de l'écrivain-conteur, André Salzet fait des étincelles. Il nous fait vivre, par la seule force des mots, cette plongée dans les tréfonds de la dinguerie humaine. Pour être minimaliste, ce spectacle cauchemar n'en est pas moins drôlement efficace.

GÉRARD BIARD

Ecrit en 1914 par Kafka, « La Colonie Pénitentiaire » est avant tout une métaphore sur la justice et ses défaillances. Pendant toute sa vie, l'auteur tchèque de langue allemande, s'efforça de lutter contre ce qui pouvait l'asservir. Son univers littéraire suscite un

sentiment oppressant, voire écrasant, mais le regard de Kafka sur le monde n'était pas dépourvu d'humour noir.

Dans « La Colonie Pénitentiaire », nouvelle adaptée aujourd'hui au théâtre par Yves Kerboul, on découvre plutôt un Kafka plein de drôlerie et de fantaisie. L'auteur imagine un pays doté d'une machine à tatouer la loi sur la peau des condamnés et un officier nostalgique qui veut sauvegarder ce système de torture atroce pour faire appliquer la justice.

Le comédien André Salzet, seul sur scène pendant 1h10, interprète avec brio les quatre personnages : l'officier fanatique, le visiteur convié à l'exécution, le condamné abruti et le narrateur. André Salzet a voulu évoquer la personnalité et la création littéraire de Kafka, mais aussi faire vivre un texte méconnu du grand public, et il le fait avec un second degré surprenant.

Humour et cruauté font alliance dans cette nouvelle de Kafka. Le public n'est pas resté indifférent. « Je suis très admirative », « C'était super », « Saisissant », « L'interprétation était très vivante », « Très actuel en plus, tout ce qui est en train de se passer, entre autres au Liban, entre autres en Irak ».

Mort en 1924, Kafka est aussi l'auteur de « La Métamorphose » et du « Procès ». Visionnaire, il a écrit « La Colonie Pénitentiaire » avant toutes les guerres et les régimes totalitaires qui ont bouleversé le monde au siècle dernier.

José Marinho – 9/1/07

Paris Ile-de-France
pariscope

1919. La nuit est tombée depuis bien longtemps, mais Kafka veille.

Assis à son secrétaire, il s'apprête à écrire la nouvelle « Dans la colonie pénitentiaire ».

Mais l'inspiration n'est pas au rendez-vous : le crayon griffonne, les ratures s'accumulent, et les feuilles de papier finissent invariablement à la poubelle.

Morphée surprend alors l'auteur, et le sommeil se fait créateur. D'un coup,

nous nous trouvons transportés dans une colonie pénitentiaire lointaine, aux côtés

d'un chercheur en voyage d'étude, invité à assister à l'exécution d'un prisonnier

condamné. Face à lui, la machine inventée par l'ancien commandant.

Une machine infernale formée d'une herse qui transperce le corps de petits coups, effectuant ainsi un tatouage de torture.

L'agonie doit durer douze heures. Et elle réjouit au plus haut point l'officier, dernier fidèle de l'ancien commandant, qui prend un plaisir sadique à décrire le spectacle

qui va être offert au visiteur. Indisposé par cette mise à mort, ce dernier ne peut accepter l'offre qui lui est faite de défendre la conservation de ce châtiment.

Une désapprobation qui anéantit l'officier, lequel voit sa raison d'exister bafouée, et choisit de se mettre à mort lui-même.

Mais la machine se désintègre complètement, et lui offre une mort des plus absurdes.

Dans toute son atrocité, cette pièce ne manque pourtant ni d'humour ni d'ironie.

André Salzet interprète à lui seul, et avec beaucoup de sensibilité, l'ensemble des

personnages. Une jonglerie incessante entre l'humain et l'inhumain, le bon sens

et l'absurdité, qui accentue l'horreur et le malaise que fait naître le texte. Ne reste alors au spectateur que la perplexité.

Celle-là même qu'éprouve le voyageur dérouté par le terrible arbitrage qui lui avait été confié. ■

Dimitri Denorme

10 janvier 2007

LA COLONIE PENITENTIAIRE. Nouvelle de Franz Kafka, traduction d'Alexandre Vialatte, adaptation d'Yves Kerboul, mise en scène de Laurent Caruana avec André Salzet.

L'œuvre de Kafka est une méditation sur la perte, l'oubli ou l'obsolescence de la Loi avec une majuscule. La nouvelle "Dans la colonie pénitentiaire", récit à la fois fantastique et absurde est exemplaire sur ce point. Kafka raconte une histoire, dépourvue de repères spatio-temporels, mettant en scène des archétypes totalement anonymes au point de n'avoir pas de nom et de n'être désigné que par leur rôle dans cette parabole : le visiteur, l'officier, le condamné...

Dans une colonie pénitentiaire, microcosme de l'univers d'inévitable culpabilité où tout homme vit en instance de sommation pour transgression d'une loi, un visiteur étranger est invité à assister à une exécution capitale par une machine extraordinaire et sophistiquée, symbole de la justice et de la vérité, qui écrit la loi enfreinte dans la chair même du condamné avec toute la lenteur nécessaire pour constituer une torture initiatique à rebours devant conduire le supplicié à l'extase devant la loi retrouvée. Mais la machine mal entretenue va se détraquer. Que se passe-t-il alors quand tout repère normatif s'effondre ? Quelle sera la réaction du visiteur, la notre face à ces rouages délirants ? Un questionnement récurrent et personnel chez Kafka à la résonance universelle notamment à l'époque de la publication du texte et aujourd'hui encore jamais épuisé.

Laurent Caruana a opté pour une mise en scène de récit qui se trouve à mi chemin entre la lecture et la représentation théâtrale ce qui rend le texte extrêmement vivant sans occulter sa dimension littéraire.

André Salzet, comédien merveilleux, habité, ayant parfaitement le texte "en bouche", incarne tous les intervenants et donne corps au récit avec le verbe à la fois simple et halluciné de Kafka marqué par la philosophie de l'absurde et du désespoir. Du grand art.

MM déc. 06



Une très très belle pièce que je vous recommande : Kafka, « La Colonie Pénitentiaire », c'est joué au Lucernaire et prolongé jusqu'en mars.

David GLASER 29/12/06



« Les spectacles d' André Salzet me touchent et m'intéressent. Il a monté « La Colonie Pénitentiaire » au Théâtre du Lucernaire. Il arrive à nous rendre extraordinairement vivant ce récit : un écrivain qui, petit à petit, invente et joue une histoire. Il arrive à nous la représenter avec un humour grinçant et beaucoup de vitalité. C'est un spectacle entier dans lequel il est parfait, un très très bon spectacle et vraiment, je ne peux que vous conseiller d'aller le voir. »

Odette Cournot – Radio Communauté Judaïque – déc. 06



Tous ceux qui aiment Kafka, sauront reconnaître dans ce travail original l'univers de l'auteur dans ce qu'il a de dérangentant absurde et inquiétant. Cette réflexion sur l'individu, jouet d'une justice prétendue sans faille, confronté à une vérité implacable, obsessionnelle et insensible à toute forme d'humanité nous laisse un arrière goût d'effroi et d'indignation.

Sur un ton innocent de comédie, la mise en scène épurée de Laurent Caruana et la précision clinique du jeu d'André Salzet, acteur brillant et inspiré, font de cette nouvelle de Kafka une adaptation réussie de grande qualité et d'extrême tenue. Notons les lumières soignées d'Ydir Acef qui contribuent à l'homogénéité et à la fluidité de la pièce. Pour tous les amateurs de textes littéraires... **A ne pas manquer !!!**

15/12/06

Christian Garcia-Reidt

LA COLONIE PÉNITENTIAIRE

Sadique ? Non : humain...

par Pierre FRANÇOIS

C'est un Kafka inattendu qui est révélé au Lucernaire, un Kafka dont l'absurdité n'est pas un système, mais la conséquence de comportements humains...

LA COLONIE PÉNITENTIAIRE⁽¹⁾ est une pièce très réussie à partir d'une nouvelle pourtant difficile. Sur scène, pour seul décor, d'un côté une table avec sa lampe et sa chaise, de l'autre un fauteuil flanqué d'un guéridon surmonté d'un broc et sa vasque en faïence assortis, avec la serviette suspendue.

Sans qu'il en parle, on sent déjà que l'homme impeccable qui rédige son rapport dans un style militaro-lyrique est un perfectionniste. Pas forcément extrémiste par ailleurs, plutôt conservateur et nostalgique de l'autorité à un point pathologique.

A quoi dédie-t-il son désir de si bien faire ? A la discipline et à la meilleure façon de la faire respecter. En effet, le point de départ de la nouvelle de Kafka est l'exécution d'un soldat indiscipliné, à laquelle doit assister un invité.

L'étrangeté des situations est décrite avec une grande économie de moyens

Les scrupules de l'officier ne le poussent pas à révéler au soldat qu'il est condamné à mort, ni pourquoi. Mais à se désoler de ce que la machine compliquée, mise au point par le précédent chef de camp, manque de pièces de rechange, de sorte qu'elle grince un peu. On est pas éloigné du burlesque ou du cocasse.

Mais avec une dominante d'imbécile et inconsciente cruauté : si on ne dit pas le motif de sa peine au martyr, c'est parce qu'il va être directement écrit dans



sa chair par la machine qui, munie de stylets, tatoue automatiquement la sentence toujours plus profondément, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Comme toujours avec Kafka l'étrangeté des situations est décrite avec une grande économie de moyens, si bien qu'on croit et reconnaît quelque chose de très proche et donc, en l'occurrence, de très angoissant...

Le même comédien joue tous les personnages, y compris celui du narrateur. Et on est pris complètement à chacune des interprétations. On passe de la passion contenue de l'exécuteur à la neutralité du conteur, sans délai de latence entre les interruptions. On va même jusqu'à rire devant une telle montagne d'absurdité, en même temps qu'une prise de conscience se fait.

André Salzet a déjà interprété avec succès *Le joueur d'échec* : mille représentations sur la France, dont deux périodes de reprises à Paris). Avec *La colonie pénitentiaire*, il voulait continuer à faire vivre la littérature. Il a fait mieux, en instillant chez le spectateur les sentiments que Kafka lui-même voulait révéler en lui. ■

(1) *La colonie pénitentiaire*, de Franz Kafka, trad. A. Vialatte, adapt. Yves Kerboul. Du mardi au samedi à 18h30, le dimanche à 17h jusqu'au 7 janvier au théâtre du Lucernaire, 53 rue N.D. des Champs, 75006 Paris, tél. 01.45.44.57.34. A Digne-les-bains le 25 janvier, Vannes les 31 janvier et 1^{er} février, Muret le 8 février, Ris-Orangis le 10 mars et Saint-Dié des Vosges le 13 mars.

L'Esprit semble à l'infini pouvoir inventer le Mal, les génocides, les instruments de supplices, les machines à détruire et à punir. Et souvent au nom de Dieu, des dieux, du Roi ou de la Loi.

Octobre 1914, en un peu moins de quinze jours, Kafka écrivait d'un trait ce récit court et fulgurant à côté duquel passait la critique, n'en percevant ni la nouveauté, ni la force, ni la puissance d'interrogation. Tout entier dans la gestation littéraire du *Verdict*, de *La Métamorphose* et du *Procès* dont la fin le tourmentait, il mettait encore en mots un texte aussi magnifique qu'effrayant, voire prophétique. Trois ans avant sa mort, en 1922, malgré l'épuisement, le mot juste, l'argument net et le climat effrayant. Une île dans les Tropiques, la colonie pénitentiaire. Un voyageur avec fortes recommandations mandaté pour rendre compte de l'exécution capitale d'un soldat qui, faute extrême, s'est endormi, acte considéré comme "désobéissance et outrage à son supérieur", se voit expliquer par l'Officier, le fonctionnement du système judiciaire de cet Etat institué par l'Ancien Commandant, auquel il adhère et qu'il pérennise, mis pourtant en question par le nouveau Commandant entouré des dames. Sortie d'une intelligence technologique diabolique, la Machine à punir, d'abord soumise, se dérègle... Un monde qui passe, un autre qui le remplace, mais nourri aussi de corruption. Pourtant, un horizon vers les progrès du Droit et des procédures de justices criminelles...

André Salzet est un comédien qui frappe d'abord par sa finesse, sa présence douce, presque fragile, sa discrétion, ensuite sa gentillesse, sa courtoisie, sa simplicité, son enthousiasme quand il vient à parler de son travail. Un homme doux, un peu lisse. L'on pouvait se demander comment il allait tenir de part en part, dans ce monologue, la polyphonie qui s'y déploie, passant de discours du voyageur aux répliques aberrantes ou pathétiques du soldat et du condamné, à celles surtout de l'Officier à la parole particulièrement âpre et emmurée. André Salzet, pendant une heure un quart, captive le public en ne cessant de faire monter la curiosité, l'angoisse, le sentiment d'horreur jusqu'à la description de l'emballage de la machine et la scène du meurtre où l'exécutant devient l'exécuté, scellant de manière sanglante son destin, poussant sa propre logique jusqu'à l'absurde sans tout prévoir... Le comédien porte le texte avec la précision de l'horloger qui maîtrise les mécaniques les plus subtiles en tordant le cou à dessein à toute exhibition ampoulée et égocentrique. Narcisse ? Non ! Kafka ? Oui ! Le texte, rien que le texte !

André Salzet ne travaille pas en force pour mettre en scène l'univers sado-masochiste que porte le texte. En souplesse et dans une économie intelligente du geste, du mouvement, scrupuleux, minutieux, il fait pénétrer le public, sans le brusquer tout ou le terrifiant, dans l'univers sombre parfois jusqu'au burlesque, de l'écrivain tchèque. Folie de l'officier appliqué avec un zèle inouï à la préparation de la Machine pour l'exécution, à l'explication de sa construction jusqu'à son fonctionnement, "une mise au point parfaite" ; fascination dévote et délirante pour la machine de mort, disparition de toute empathie pour le condamné, soumission aveugle et déraisonnable à une idéologie morbide... André Salzet, par sa clarté, son talent de la nuance, rend visible l'horreur sans verser dans l'horifiant ou une débauche d'éclats déplacés ou vulgaires. Le rituel de la mort décrit, avec la distance du technicien, lors de l'installation du condamné sur la Machine, la justification par l'officier de système judiciaire fondé sur la force sans la justice, n'en sont que plus terribles. Ah, la certitude d'avoir raison ! Ah, la conviction quand elle oublie l'équité ! Le comédien ébranle la salle en lui offrant ce texte et lui permettant de voir cette Machine absente mais présente qui rappelle la machine du *Jardin des Supplices* de Mirbeau et bien plus, toutes les inventions réelles que l'homme a su inventer tout au long de l'histoire, machines de torture et de mort, l'estrapade, le chevalet, la cagne, le fer rouge, la guillotine... pour ses frères humains. Ne faut-il pas punir les méchants ?!!!!... Mais qui sont les méchants ?!!!!

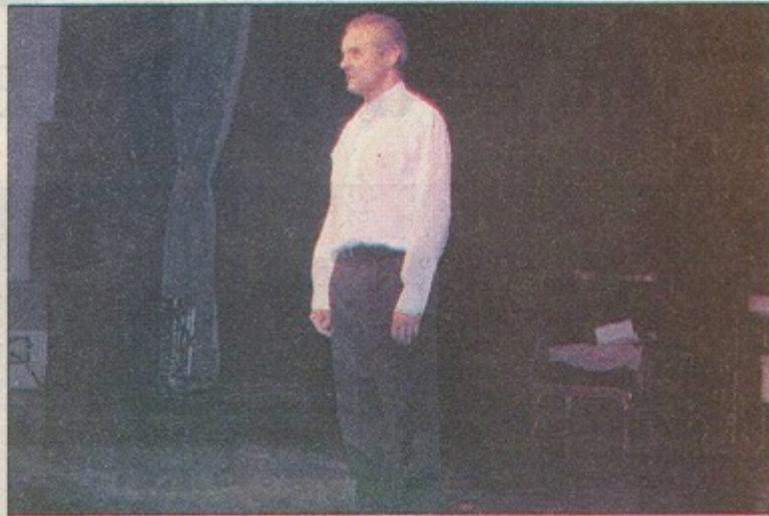
Un spectacle qui ne joue pas sur le spectaculaire mais qui est spectaculaire par la force d'un texte et l'honnêteté profonde de celui qui le sert. A ne pas manquer et même sans doute à intégrer pour tous ceux qui préparent des examens. Une mine pour la réflexion littéraire et philosophique. Le moyen d'entretiens passionnants et valorisants avec les jurys d'examen et la joie d'un retour vers Kafka qui donne toujours à découvrir et à penser.

Pour clôturer cette 19^e saison, Côté jardin proposait
« La Colonie pénitentiaire » de l'écrivain tchèque Franz Kafka.

Mise en scène par Laurent Caruana et Yves Kerboul, c'est une œuvre cruelle et absurde dont André Salzet, seul en scène, s'est tiré avec brio. L'homme est assis à son bureau. Il tente d'écrire une lettre. De raconter une histoire. Celle d'un fonctionnaire gouvernemental en voyage dans une colonie pénitentiaire étrangère, là où le soleil tape dur et où l'on a du mal à garder ses idées claires. Un homme y est condamné pour « *indiscipline et outrage à visiteur* ». Son crime: s'être endormi à son poste alors qu'il devait faire le salut militaire à son capitaine à toute heure du jour et de la nuit. Et que celui-ci l'a surpris endormi à deux heures du matin ! Le condamné ne sait pas qui il est. Mais « *sa culpabilité ne souffre pas le moindre doute* ». Il n'a pas été interrogé, n'a pas eu de procès. « *Maintenant que je le tiens, je ne le lâche plus !* »

Second degré

Bizarrement, le spectateur n'éprouve aucune compassion envers ce supplicié. Toute son attention est tournée vers la description de la machine à broyer l'être humain que brosse le fonctionnaire. C'est une machine très perfectionnée, un joyau de la technologie constitué de trois parties: un lit sur lequel le condamné s'allonge à plat ventre et dénudé, une



Seul sur scène, André Salzet s'en est tiré avec brio. Le public l'a ovationné.

dessinatrice et une herse. La dessinatrice a pour vocation d'inscrire sur le dos du condamné l'article de loi qu'il a enfreint. Mais pas à la façon d'un tatouage. L'ancien commandant a prévu une machine qui torture jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Généralement douze heures plus tard. Et l'officier raconte avec moult détails les tortures.

C'est un nostalgique. Selon lui, la technique n'est plus ce qu'elle était autrefois au temps des grandes exécutions. Il tente de convaincre le visiteur de faire sa propagande auprès du nouveau commandant. Ce mécanisme plaqué sur du vivant est inhumain. Inaudible. Insoutenable. Le texte bascule et

prend un tournant imprévu. Le visiteur n'est pas d'accord. Il n'ose pas le crier haut et fort. Mais l'officier fou et sauvage le comprend, libère le condamné et prend sa place pour se faire empailler avec ces mots: « *Sois juste* ».

Hélas ! La machine se brise, lui offrant une mort absurde. Qu'est ce qui est juste dans tout ça ? Et que ferions-nous à la place du visiteur lâche? Voir les abominations sans s'engager ? André Salzet, ovationné dans une salle à moitié pleine, finit sa prestation en expliquant au public qu'il faut prendre le texte au deuxième degré et que dans certaines salles, le public « *se marrait* ».

Et de conclure: « *Dans Kafka, on ne peut pas tout comprendre* ».

Epi.07 Neu.07 Std.07 Rem.07

Est Républicain - 28/03/07

(VOSGES)

"La colonie pénitentiaire" : une adaptation lourde de sens



Les spectateurs réunis au musée Pierre-Noël ont découvert une adaptation qui mène à la remise en question.

Après un premier rendez-vous il y a quelques années avec "Le joueur d'échecs", l'acteur André Salzet a retrouvé mardi soir le public déodatien grâce à l'association Côté Jardin.

Il poursuit sa démarche de faire vivre sur scène des textes littéraires et présentait cette fois l'adaptation théâtrale de l'œuvre littéraire de Franz Kafka, "La colonie pénitentiaire". Sur une mise en scène signée Laurent Caruana et Yves Kerboul, l'acteur a réalisé une performance de taille en interprétant cette fois encore seul l'ensemble de l'adaptation.

Durant plus d'une heure, il a conduit les spectateurs dans l'univers de Kafka mais également au cœur d'une drôle d'histoire choquante et cruelle mais qui pousse chacun à se remettre en question sur des réalités encore très vivaces aujourd'hui aux quatre coins du monde.

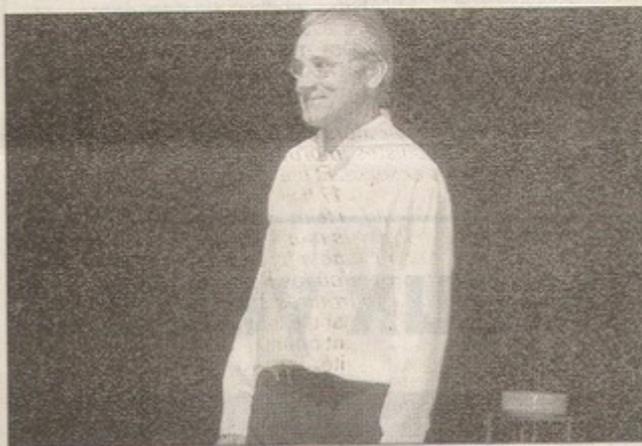
L'histoire née de l'imaginaire de Kafka met en scène un homme important convié à une exécution lors de sa visite au sein de la colonie pénitentiaire. Il se retrouve face à un of-

ficier fier de présenter la machine infernale chargée d'exécuter les condamnés.

La cruauté côtoie le sadisme et la démence devant laquelle le visiteur en observateur, ne sait comment agir. Doit-il donner son opinion sur un outil de torture et des pratiques qu'il ne peut cautionner ou se taire sous le prétexte de respecter les traditions d'une culture qui n'est pas la sienne ?

Un dur dilemme que Kafka pose en 1914, ignorant tout des horreurs que réserve l'avenir. Le texte est à la fois ironique et cruel, il ne peut qu'interpeller des spectateurs plongés dans une sombre histoire qui rappelle étrangement leur position face à un monde dont les mœurs et les affres lui échappent souvent... Grâce à cette interprétation sans faute et marquante, acteur et metteurs en scène éclairent l'univers créatif de Kafka, sa personnalité et son rapport à la création littéraire.

"La colonie pénitentiaire", un drôle de voyage qui entraîne une lourde mais importante réflexion.



Comédien de grand talent, André Salzet poursuit son voyage au cœur des œuvres littéraires.